

AfricaNews

N°15 – ETHIOPIE 2 (16 jours) – [Du vendredi 19 novembre au samedi 4 décembre 2010](#) - www.africo2.wordpress.com

« Le borgne n'a qu'un œil, mais il pleure quand-même » (Proverbe africain)

« Delakinzène »

- Le vol de la quinzaine
- Le drapeau éthiopien collé sur notre voiture a été mystérieusement décollé. « Le coupable : Al Qaida ! » ose un Ethiopien. « No, Erytrea ! » (l'Erythrée et l'Éthiopie ont toujours des relations très tendues) lui répondons-nous. Il explose de rire. A propos de drapeau, tous gueulent Germany en voyant le drapeau belge. Etonnement, très peu reconnaissent le drapeau français.
- « Mais où est Charly ? » de la quinzaine
- Mais où est le « chintok » ? – Comme partout en Afrique, de nombreuses routes éthiopiennes sont construites par les Chinois. Ils sont absolument partout. Notre petit jeu, à la vue d'un chantier, est de repérer le Chinois maître d'ouvrage parmi les ouvriers.
- La réponse de chef de la quinzaine
- « Fainéants, nous sommes ! » - Dans une petite ville éthiopienne du Tigré, nous rencontrons par hasard Idrissa, sympathique djiboutien en vacances. Celui-ci est officier de police à Djibouti-Ville. A notre question « C'est une bonne situation ça, adjudant-chef à Djibouti ? », il nous répond « Non, fainéants nous sommes ».
- La question de la quinzaine
- « Vous le voulez froid ou chaud votre coca ? » - Les Ethiopiens ayant rarement des frigos chez eux sont habitués à boire leurs boissons tempérées et nous demandent donc poliment à quelle température nous désirons notre collation !
- La question de carton plein de la quinzaine
- T. à Lalibela est à la recherche de John. Il demande à quelqu'un s'il l'a vu. Ce couillon lui demande « Is he alone or with you ? »
- La phrase de carton plein de la quinzaine
- « Quand tu manges du biftek, tu fais de la politique ». Entendue au détour d'une conversation de franchouillards à une table.
- La loi discriminante de la quinzaine
- La Constitution éthiopienne stipule explicitement que les Musulmans ne peuvent pas être propriétaires à Lalibela et à Axoum.
- La loi inutile de la quinzaine
- Une loi interdisant tout signe religieux ostensible - Si ce genre de loi qui existe en Belgique et en France était appliquée en Éthiopie, elle pourrait difficilement être appliquée : énormément de chrétiens ont une croix tatouée sur le front ou la main.
- Le sympa mais un peu abruti de la quinzaine
- Un mec court derrière John pour le prévenir qu'il a oublié son pied d'appareil photo dans le bar, plutôt que de le lui apporter.
- Le foutage de gueule de la quinzaine
- Notre guide à Lalibela nous explique que ce sont seulement les filles mignonnes qui ont un tatouage sur la tête. Et que les hommes n'hésitent pas à se foutre de la gueule d'une fille moche comme une teigne qui a osé s'en faire un.
- La barème de la quinzaine
- Un villageois nous explique le barème des prix pour un animal écrasé. Cela va de 5 \$ la poule à 800 \$ le chameau. Autant rester prudent, d'autant que les animaux pullulent. D'ailleurs, c'est ici que nous ferons nos deux premiers (et seuls) cartons en Afrique. Un âne, qui heureusement s'en sort avec une égratignure et une pintade qui a priori ne passera pas l'hiver après ce choc.
- La découverte de la quinzaine
- Beaucoup de gons nous ont remercié en apprenant que nous étions belges car la Belgique a apparemment énormément aidé l'Éthiopie pendant la famine des années 90.
- La maison de la quinzaine
- La maison harari – Il reste environ 50 maisons typiques harari dans la ville de Harar. Nous avons la chance d'en découvrir une superbement entretenue. Le sol de la salle à manger s'élève en grains avec 3 plates formes de repos attribuées hiérarchiquement. Celles-ci sont recouvertes de tapis rouge, rappelant le sang des soldats harari décimés par guerre de Menelik II. Au dessus de la porte d'entrée se trouve un bois sur lequel le père de famille accroche un tapis pour dire que sa fille vierge est prête à être mariée. Sur le toit de la maison pendent 99 bouts de bois représentant les 99 façons de dire Allah en arabe.
- La salutation de la quinzaine
- Les Ethiopiens se saluent en accompagnant l'accolade d'une tape épaule contre épaule. Nous avons même vu un serveur ouvrir une bière en se la calant sur son épaule. Si les gens ont les mains sales, ils tendent leurs poignets plutôt que leurs pognes. Quand ils s'embrassent, c'est 3 kiss : droite, gauche, droite. De même, pour appeler un serveur, on claque des mains. Lever le doigt est mal. Enfin, les gens, comme partout en Afrique adorent garder votre main dans la leur pendant qu'ils vous parlent.
- Les noms de la quinzaine
- Les Chrétiens éthiopiens combinent généralement un nom religieux avec un séculaire. Pour les noms chrétiens, sont très répandus des noms tels que « Gebre » (servant de), « Hailé » (Pouvoir de), « Salomon », « Isaac », « Abel », « Moïse ». En ce qui concerne les noms séculaires, ils signifient Joie, Lumière, Plaisir, Fleur, Couronne, Merveilleuse. Quelques uns sont plus particuliers et loufoques se traduisant par « Espoir » (quand il a été attendu pendant longtemps), « Substitut » (généralement un enfant « compensant » un autre fils mort trop jeune), « Distraction » (quand l'enfant n'était pas prévu), « Si je n'avais pas été renié » (quand le père refuse de la reconnaître) ou encore « Ca suffit » (quand il s'agit du dernier enfant).
- La coiffure de la quinzaine
- Les coiffures éthiopiennes (spécialement celles des femmes) sont autant variées que splendides. Elles forment une partie importante de l'identification tribale en Éthiopie. Les cheveux sont selon les régions colorés, coupés, rasés, taillés, tressés, sculptés à l'argile, enduits de boue, en chignon, à houppette ou queues de rat.
- Les absurdités de la quinzaine
- - La plupart des voitures d'Éthiopie viennent des Pays-Bas : les Ethiopiens n'ont pas pris la peine d'enlever les plaques d'immatriculation hollandaises et ont tout simplement superposé leurs plaques éthiopiennes au dessus.
- - Le bac de bières personnel - Quand les Ethiopiens ramènent leurs bacs de bières vides chez le marchand, au lieu de le déposer et d'en prendre un autre rempli, ils transvasent chacune des bières d'un bac à l'autre, pour repartir avec le bac d'origine rempli (qui accessoirement est exactement le même) que l'autre. Opération qui prend 20 minutes plutôt que 20 secondes.

- L'homme de la quinzaine
- Melchior – Savez-vous pourquoi le Roi Mage Melchior est noir ? Parce qu'il est Ethiopien tout simplement !
- La femme de la quinzaine
- Lucy - Découverte en 1974 dans le Danakil par une équipe de paléontologues dirigée par le célèbre Yves Coppens, la découverte de Lucy attirera les feux des projecteurs sur l'Ethiopie comme un des nombreux berceaux potentiels de l'humanité (Cfr Edito AfricaNews13). Son squelette, dont un double est exposé au Musée D'Addis (l'original étant conservé dans une chambre forte inaccessible) est plutôt petit (1m20) et ses bras un peu longs. Elle fut sans doute noyée et directement ensevelie dans la vase, ce qui l'a épargné des charognards, grands fossoyeurs de fossiles. Le squelette fut baptisée Lucy en l'honneur de la chanson alors en vogue des Beatles, Lucy in the Sky with Diamonds. LSD. « LSD for Ethiopia ! » comme le disait Ludwig von 88. Ceci dit, les Ethiopiens n'ont pas besoin de LSD pour se défoncez la tronche, ils se contentent largement du tchat.
- La drogue de la quinzaine
- Tchat (ou qat ou chat) – C'est un stimulant naturel consommé depuis des siècles dans la péninsule arabique et en Afrique de l'est. L'arbuste peut atteindre 2 m de haut et pousse dans flancs humides et chauds à 2000 m. Le chat est fortement cultivé au Yémen et dans l'est de l'Ethiopie (le meilleur serait cultivé dans la région de Harar et exporté vers la Somalie, Djibouti et Addis). Cette addiction nationale qui rend les gens défoncez et amorphes tous les après-midi pose beaucoup de problèmes au pays.
- L'objet sacré de la quinzaine
- Les croix éthiopiennes– Elles fleurissent partout : église, route, maisons, tatouées sur les mains ou le front, en bracelet autour du cou. L'art des croix constitue probablement la part la plus originale de l'art chrétien éthiopien. Il y a différentes formes de croix, les trois plus illustres étant celles de Lalibela, Axoum et Gondar. La croix de Lalibela recouverte d'une fine couche d'or a été volée en 1997 par un belge avant d'être récupérée. A Addis, nous avons vu une femme avec une croix gammée tatouée sur le front.
- Le train de la quinzaine
- La ligne Djibouti – Addis - En 1894, une compagnie privée française, la Compagnie des chemins de fer éthiopiens, emporta la concession du chemin de fer qui devait relier Djibouti à Addis en passant par Harar. De nombreux problèmes se produisirent durant la construction du chemin, notamment la géographie montagneuse et les chefs somalis dont le monopole caravanier se trouvait en danger. En 1902 la ligne atteint Dire Dawa, renonçant à Harar, difficilement accessible. Si cela sonna le déclin de Harar, le chemin de fer donna naissance à de nouvelles villes (Nazareth). De même, marchandises variées, idées et modes inconnues pénétrèrent le continent. Si les cadres moyens étaient grecs et arméniens, la langue officielle du chemin de fer était français que tout employé se devait de maîtriser parfaitement à l'aide de cours à l'alliance Française de Dire Dawa. Actuellement, l'affichage des stations et panneaux perpétuent cette tradition.
- La dynastie de la quinzaine
- La dynastie salomonide– Sous l'Antiquité, des hébreux n'ayant voulu ou pu traverser la Mer Rouge durent fuir l'Egypte. Traversant le désert, ils s'installèrent dans la région montagneuse du simien éthiopien. Le souverain n'ayant pas de descendance mâle, Makéda fut choisie comme reine du royaume d'Axoum et de Saba. Elle entreprit de partir vers le royaume de Judée du Roi Salomon (fils de David). Elle l'épousa et un fils naquit, Ménélik. Makéda rentra à Axoum alors que Ménélik fut éduqué par Salomon à Jérusalem. Il refusa cependant le trône du royaume de Judée, préférant celui d'Ethiopie. En rentrant, il déroba l'Arche d'alliance conçue sur lesquelles sont gravées les dix commandements. La dynastie trouva dans la garde de l'Arche une approbation divine pour sa lignée. La lignée ne fut interrompue qu'au 10^{ème} siècle (éclipsée par la dynastie Zagoué) puis réapparut en 1270 et ne prit fin qu'en 1974 (900 ans de règne) lors de la disparition d'Haïlé Sélassié, le dernier roi des rois !
- Le système ingénieux de la quinzaine
- Des camionneurs posent des branches avec épines à l'arrière de leurs camions pour éviter que les gens ne s'y accrochent.
- Le plat de la quinzaine
- L'injera – L'injera est la deuxième religion du pays, élément incontournable et base de tout repas éthiopien. Il s'agit d'une crêpe de tef, minuscule céréale dont la farine est mêlée à de l'eau, qui se présente sous la forme d'une large galette souple, acide et spongieuse de 80 cm de diamètre. Sur ce support, les gens ajoutent à leur guise piment, sauce et viande, berbera (purée de piment à l'oignon) ou chouros (purée de pois cassés et de pois chiches). C'est un plat convivial par excellence, toujours pris en commun. Pas besoin de couverts : il suffit de déchirer un bout de crêpe de la main droite et d'aller cueillir les ingrédients posés sur l'injera. Cet élément est à la fois assiette, pain et couvert. Très pratique et ingénieux donc. Sauf que le tef, seule céréale dont on fait l'injera est un luxe somptuaire : c'est une céréale primitive qui date de l'époque néolithique dont les rendements ne dépassent pas 200 kg par hectare alors que le blé en donne une tonne par hectare et le maïs trois. Cela n'est pas compatible avec la croissance démographique. Les Ethiopiens s'obstinent pourtant à ne vouloir manger que sur leur injera sacrée. Difficile de changer les coutumes alimentaires d'un pays.
- En plus de l'injera, nous dégustons le kifto, sorte de steak tartare fait de viande crue, des fatira (pancake aux œufs) et le bozema shiro (espèce de ragout servi dans un petit pot)
- Les boissons de la quinzaine
- Le café – Le café fut découvert dit-on à l'ouest d'Addis entre 5 et 10^{ème} siècle dans la province de ... Kafa ! Un berger confia à un moine que certaines graines rendaient ses chèvres particulièrement excitées. Le moine, cherchant un remède à la somnolence au cours des longs offices confectionna un breuvage. Le café était né mais la torréfaction vint plus tard (en Turquie, au XV^{ème} siècle) lorsqu'un grain tomba par mégarde dans le feu, dégagant un odeur sublime. Le café, très apprécié des musulmans fut longtemps interdit aux chrétiens soupçonnant la boisson de détourner les fidèles vers l'Islam. Mais au XIX^{ème} siècle, Ménélik II intensifia la culture caféière qui s'avéra très rentable notamment pour l'exportation.
- Le tedj - Bière résultant de la fermentation de miel et d'eau. Pas très bon mais défonce bien la gueule.
- La cérémonie de la quinzaine
- La cérémonie du café – La cérémonie du café, dont les rites immuables suspendent le temps est un must en Ethiopie. Le sol de la pièce disparaît sous un tapis d'herbes fraîches, pour recréer un coin vierge et naturel. Aux pieds de l'hôtesse assise sur un tabouret bas sont disposés une plaque de fer, un brasero, un brûle-encens, un mortier, une cafetière en terre noir et un plateau chargés de petites tasses. Les grains sont lavés 3 fois, frottés et rincés à l'eau claire puis grillés. La cafetière remplie d'eau, chauffe sur les charbons pendant que le café est finement pilé dans le mortier. La poudre est ensuite versée dans l'eau bouillante. Le même rituel se déroule trois fois de suite. Cet instant du café, réel pivot social, est relié à un monde beaucoup plus vaste, celui du surnaturel. D'innombrables esprits gravitent autour des Ethiopiens, les zars. Du reste, lorsque l'on verse le café, il faut toujours éclabousser, les gouttes tombants hors des tasses étant destinés aux bons zars. D'autres gouttes sont délibérément laissées tombées par terre pour les esprits mineurs et l'encens encense (sans mauvais jeu de mots) tous ces êtres invisibles. Malgré une christianité très forte (et au grand damne de l'église), la croyance en ces zars reste très forte.
- La marque de la quinzaine
- Total – On pourrait même écrire la marque des 8 mois tant le pétrolier français est présent partout en Afrique. Français ? Ou pas ? ... Au fin fond d'Harar, un pompiste nous répond « Total is belgian ! ». C'est Albert Frere qui serait ravi d'entendre cela. A noter que Total est une des seules marques internationales présentes en Ethiopie avec Pepsi.

• Au Menu de cet AfricaNews: Deuxième partie de l'ETHIOPIE : Spécial Religion : Harar, ville sainte musulmane (p. 4), Lalibela, Jérusalem africain (p. 6), cérémonie religieuse à Axoum (p. 9), femmes éthiopiennes divinement belles (p. 12)

• Vendredi 19 à Mercredi 24 novembre – EST DE L'ETHIOPIE (Dire Dawa, Harar, Danakil)

- Le 19 novembre, nous quittons Addis en traversant zones industrielles, filatures, métallurgies et l'immense « aire de développement chinoise » ultragardée. Nous traversons Nazareth, qui n'a rien de mystique mais est très commerçante. Les champs aux alentours sont cultivés par les bœufs des Oromo tractant des araires sommaires. Terre, brûlée, au vent, des landes de pierre ... volcanique. Des explosions volcaniques ont façonné un paysage fantasmagorique où les rochers semblent suspendus. Nous retrouvons des village en terrasse et des tribus fantastiques. L'endroit est beaucoup moins touristique que la vallée de l'Omo, et les gens automatiquement moins oppressants. Les hommes ont des coupes au bol, style époque pharaonique (c'est une bonne situation ça, scribe ?). Les femmes se démarquent des autres africaines en confectionnant des sacs à dos fait maison avec des sangles plutôt que mettre leurs bassins sur leurs têtes. La vision sur le lac Bassaka est absurde, la route et les rails coupent le plan d'eau et sont quasiment recouverts par l'eau. Nous atteignons Awash et la rivière du même nom qui disparaît dans marécage du lac abbé à la frontière djiboutienne. Nous mangeons au « Buffet d'Aouache » de la « gare d'Aouache » (en français dans le texte) puis passons devant une base militaire. La ville est située à un endroit stratégique et sensible : carrefour entre Somalie, Erythrée et Djibouti. Nous avons du mal à trouver un endroit pour dormir, toutes les terres étant cultivées. Nous rotons, nous aurions dû nous arrêter 50 km plus tôt dans le paysage de folie. Nous nous posons donc en bordure d'un champ. Quelqu'un arrive. Pour nous chasser ? Pas du tout, nous croyons comprendre qu'il nous invite chez lui. Nous déclinons poliment, étant crevés et devant nous réveiller tôt demain. De même, cela faisait 15 jours que nous n'avons plus dormi en pleine nature (même si la route n'est pas loin). C'est bizarre de se trouver à nouveau dépendant du rythme du soleil : dodo à 19h, réveil à 6h30.
- Le massif décline ensuite, nous entrons dans les basses terres arides, chaudes et peu peuplées, qui continuent jusqu'à la Somalie. Le paysage est plus plat, désert et mystérieux. Plus musulman également. Si le trafic s'est calmé, nous croisons plus de 30 camions transportant des chars. On ne sait pas vraiment ce qui se trame ici, mais ça craint ! A nouveau, beaucoup de gens Kalach à l'épaule (même si cela semble plus pour protéger le bétail que pour nous attaquer). Après un arrêt injera à Asbe Teferi, nous continuons à suivre la ligne de chemin de fer, empruntant une route scénique et majestueuse qui ressemble un peu à ce que nous avons vu dans le rift marocain, sauf qu'ici, nous franchissons en prime des ponts aériens au dessus de lits de rivières à sec (parfois, il faut passer un par un, sinon le pont risque de s'écrouler... rassurant encore). Tous ces ponts (et tous les endroits stratégiques : poteau électrique, barrage ...) sont gardés par des policiers perdant leur temps dans des guérites branlantes. Nous devons nous arrêter dans un petit village parce que notre roue arrière gauche se détache. En 10 minutes, deux fois la population du village se presse autour de nous.
- Alors que les premières plantations de tchat apparaissent, nous arrivons à Dire Dawa. Ce qui n'était qu'une petite halte caravanière s'est rapidement développée avec l'arrivée non prévue du chemin de fer (l'itinéraire a changé car cela était trop long et coûteux de passer à Harar), et la ville est aujourd'hui la deuxième d'Ethiopie. Elle est constituée de deux parties. La zone européenne, ancien quartier des ingénieurs français et des commerçants arméniens et grecs est très impressionnante dans un coin si reculé. Avec sa gare provinciale, ses avenues larges, ordonnées et fleuries bordées de belles maisons coloniales, nous avons l'impression d'être en Provence. Dans la zone orientale, c'est une toute autre atmosphère, beaucoup plus arabe et africaine. Le contraste est impressionnant. Nous déambulons dans le marché chaotique de Kafira où Afar et Somali vendent des produits divers (et des produits d'été). Comme toujours, nous sommes assaillis de gamins nous demandant de l'argent et des hordes de chiens errants hurlent, se battent et râlent.



- Nous quittons Dire Dawa sous la pluie et arrivons un peu après à Harar, qui domine le désert de Danakil au nord et les savanes du sud et les terres fertiles de l'ouest du haut de ses 1800 m. Nous cherchons un endroit pour dormir et accostons dans une sombre et immense base militaire, accueillis par le gérant. Nous nous faisons un premier aperçu d'Harar en nous baladant de nuit dans l'enceinte fortifiée. Une coupure d'électricité plongeant la ville dans l'obscurité dévoile encore plus le charme des 350 ruelles étroites et sinueuses se faufilant entre les maisons rectangulaires blanchies à la chaux. La vision de ces silhouettes de dromadaires éclairées par une lampe à huile d'un petit bar musulman est féérique. Le lendemain un militaire qui a l'air tout sauf commode arrive chez nous et nous lâche « You, go now! » aussi sympathique que sec. Il commence à s'emballer, nous prenant pour des espions et nous oblige à laisser la voiture là. Heureusement, nous retrouvons la personne qui nous avait autorisé à camper la veille. Après une conversation animée entre les deux, un compromis est trouvé : nous pouvons rester mais nous devons payer le prix d'une chambre.
- La perle de l'est est un endroit à part. Convertie à l'Islam vers le 12^{ème} siècle, cette ville a tissé de profonds liens culturels avec le monde musulman et ce à à peine 100 km des terres chrétiennes de l'ouest et du nord. La vieille ville de Harar est l'une des rares cités éthiopiennes qui se soient développées à partir des traditions architecturales islamiques. En même temps, elle conserve une combinaison de différentes cultures éthiopiennes. D'ailleurs, si elle est quatrième ville sainte de l'Islam pour les éthiopiens, s'honorant de 99 mosquées et de nombreuses écoles coraniques, c'est une grande église qui trône fièrement sur la place centrale de la ville (construite par Ménélik II après la conquête de la ville en 1887). Absurdité éthiopienne parmi tant d'autres. A mi chemin entre la mer rouge et l'intérieur des terres, la ville devient un important centre caravanier entre Afrique, Inde et Moyen Orient . Forte de cette puissance, elle frappe sa propre monnaie dès le Moyen-âge. Pour se protéger des attaques oromo, un mur défensif (plus exactement une enceinte de 3km de circonférence et de 5 m de haut percée de 6 portes) appelé jugal est construit au 16^{ème} siècle. Par la suite, l'obstacle de la montagne empêche le chemin de fer de passer et tue définitivement la vocation commerciale de la ville. Harar est le berceau des Harari (ethnie parlant un langage sémitique) bien qu'elle soit aussi peuplée de Oromo, Somali et Amahra.
- Nous faisons un tour complet de la ville en compagnie de Daniel, guide rencontré la veille. En une journée, nous sommes émerveillés par le charme du bouillonnement des cultures et de l'histoire harari. Une rue bordée de boutiques amène au Feres Megala, marché aux chevaux en face de l'église. Une ruelle animée rempli de vieux hommes cousant majestueusement descend vers le Megala Guddo, grand marché musulman où viennent s approvisionner les ethnies environnantes. Nous visitons ensuite le musée Arthur Rimbaud (ou plutôt Musée Artur Rembow) en l'honneur du grand poète qui a vécu ici pendant une quinzaine d'années. Du deuxième étage de cette belle bâtisse avec balcons ouvragés, nous avons une étonnante perspective sur la ville. La découverte d'une des 500 maisons Harari que compte la ville et de l'atelier d'un forgeron sont très intéressantes. A l'extérieur de la ville, le marché chrétien est aussi animé que le musulman. Après un dernier tour des portes, ruelles et mosquées de la ville, nous nous posons à la terrasse d'un café où nous contemplons le monde qui semble ne pas avoir changé depuis des siècles. Dromadaires, Peugeot 4 (venant de Djibouti), chats, femmes avec de magnifiques robes noires passent comme si de rien n'était, sous un brouhaha permanent de musique et hurlements en tout genre. En fin d'après-midi, l'animation se ralentit, chacun s'installant pour mâcher le colgate nature, un dentifrice organique et naturel ou pour brouter le tchat, plante psychotrope, excitante et euphorisante (les nombreux forgerons de la ville font correspondre la phase d'excitation à l'usage de la force musculaire). Ils ont la bouche baveuse et verdâtre et le regard vide.
- Le soir nous assistons à un spectacle grandiose : le repas des hyènes. Les Harari ont une relation particulière avec ces bêtes qui font office de service de nettoyage des rues. Un « notable » de la ville appelle les carnassiers sauvages à la tombée de la nuit. Petit à petit les hyènes arrivent. Après 5 minutes, elles sont une dizaine. Leurs yeux brillent et leurs rires sadiques déchirent l'obscurité. Soudain, elles s'approchent du maître et prennent des morceaux de viande dans sa main. Il nous propose de les nourrir également. Après un moment d'hésitation, nous y allons. Un morceau de viande est posé sur un bout de bois que nous tenons avec nos dents. Cette vision de la mâchoire la plus puissante de la savane venant presque nous faire un baiser nous donne froid dans le dos. Frissons garantis et inoubliables.



- Nous reprenons la route le 22 et faisons demi-tour jusque Awash d'où nous bifurquons vers le nord. Les collines, soigneusement cultivées par les Oromo, verdoient de tchat et de café. Ce sont les deux premiers produits d'exportation d'Éthiopie, le café à travers le monde et le tchat vers le Yémen, l'Érythrée et Djibouti. Nous voyons même une voiture de l'ONU en acheter. Il faut dire que les Jeep estampillées UN sont tellement nombreuses qu'ils doivent parfois tuer le temps comme ils le peuvent. Passé le carrefour d'Awash, nous nous posons au milieu de nulle part. Fait rare, personne ne vient nous opportuner. Nous en profitons pour nous faire une longue conversation sur les « potes-de ». Seules manquent quelques binouses. Les cris des hyènes nous glacent le sang dans notre lit. Le lendemain, nous entrons dans le territoire des Afar, la dépression de Danakil. Des villages « trou du cul du monde » vendent des sacs de charbon et de la nourriture aux rares voitures et aux camionneurs en provenance de Djibouti dont le port de la capitale constitue le point d'entrée et de départ des produits commerciaux. La question de l'accès à la mer est d'ailleurs un facteur important pour ce pays, le seul de la région ne disposant d'aucun littoral depuis l'indépendance de l'Érythrée en 1993 (qui fut d'ailleurs le principal changement récent de la carte politique de l'Afrique, réalisant un retour de la situation qui prévalait jusqu'en 1962 lorsque l'ancienne colonie italienne a été annexée de facto par l'Éthiopie). Sachant que les rapports sont tendus avec l'Érythrée (sur la route, nous croisons du reste des chars soviétiques rouillés, vestiges de la guerre entre les deux pays) sont tendus et que la Somalie est en proie à une guerre civile, le minuscule Djibouti est le seul accès à la mer pour l'Éthiopie.
- Le paysage est aride, désolé et inhospitalier. Il fait plus de 30°C à 9h. Seuls les dromadaires au sourire énigmatique et à l'air un peu stupide sont ravis. Les Afar, ethnie d'éleveurs très endurants convertis à l'Islam les font parcourir des centaines de kilomètres, errant dans le désert à la recherche d'eau et de pâturage pour leur survie, au prix de nombreux efforts et de fastidieux déplacements. La vie est très rude, l'altitude est par endroit négative (jusqu'à - 110 mètres) et la température peut atteindre 50°C. Le soleil féroce chauffe une scène desséchée et volcanique balayée par des tornades de poussière tourbillonnantes. Comme pour le nord du Kenya, l'attrait est puissant, obsédant et brutal malgré une certaine monotonie. C'est dans cet endroit d'une sauvagerie extrême que fut découverte Lucy en 1978. Depuis cette trouvaille qui a établi la réputation de l'Afrique comme berceau de l'humanité, d'autres découvertes bien plus anciennes encore ont été faites.
- Au croisement un peu avant Mille, nous tournons à gauche. Changement total de décor. Nous montons et retrouvons les hauts plateaux. Des marcheurs portent le bâton en travers de la nuque pour équilibrer la pression sanguine des mains pendant la marche. Des filets de fumée s'élèvent de villages nichés dans des combes ou accrochés sur des plateaux. L'espace semble morcelé, modelé, découpé depuis des millénaires. Des taches blanches apparaissent dans la savane, couleur de la chama, toge blanche en coton le costume national. Les femmes portent autour du cou des grosses croix d'argent et ont des croix bleues tatouées sur le front. Dans de petits cagibis, des prêtres richement habillés recueillent les offrandes. Ces signes ne trompent pas, de l'autre côté de la crête, nous filons droit vers la source du christianisme et des grandeurs de la civilisation éthiopienne. Une cité imprenable élevée au-dessus de l'Afrique où vivent isolés du monde des peuples retranchés derrière leur culture et leur histoire. En un coup de vent, nous passons du tribal à l'impérial, du musulman à l'orthodoxe, de la brousse et du désert au royaume des mythiques prêtres et saints chrétiens. Cette Éthiopie du Nord a bien peu en commun avec celle du Sud. Nous passons la nuit à Dessie, ville aussi laide qu'inintéressante. Le paysage le lendemain est par contre magnifique, de grandes plaines d'herbe jaune parsemées de villages de huttes rondes nous mènent tout droit vers un joyau : Lalibela.



- S. 29 : Mercredi 24 à Mardi 30 novembre – NORD DE L'ETHIOPIE I (Lalibela, Eglises du Tigray, Debre Damo, Axoum)
- Situé à 2600 m d'altitude, Lalibela est un petit village de maisons en pierre, bois et torchis (les toukoul) comme beaucoup d'autres qui s'étire sur deux kilomètres en épousant les courbes des collines. Si Lalibela est unique, c'est pour ses onze églises sacrées, véritables miracles d'architecture. Un souverain éthiopien, Lalibela, ordonna la construction d'un complexe religieux au 12^{ème} siècle reconstituant un lieu de recueillement digne de Jérusalem, sous domination musulmane depuis 1187. Lalibela est une Petra africaine. L'art de l'architecture taillée dans le roc atteint ici son apogée : les sanctuaires médiévaux sont dégagés de la pierre et creusés, certains d'entre eux sont de purs monolithes (complètement libérés de la montagne, toute la roche autour de l'église a été dégagée). La roche fut entaillée par le haut, le toit restant au niveau du sol originel. Les hommes travaillant le jour, les anges la nuit, l'ensemble fut selon la légende édifié en 24 ans. La démesure de la tâche semble inconciliable avec la durée présumée des travaux. Si elles furent épargnées par les invasions dévastatrices du Grang, chef musulman, les églises sont victimes de leur âge et des infiltrations d'eau. Des protections métalliques pharaoniques et peu gracieuses furent construites pas l'Unesco.
- Les églises s'organisent en deux groupes séparés par Jourdain, rivière symbolique taillée dans la roche où l'eau ne circule qu'en saison des pluies. Nous visitons la matin les 5 églises de la rive droite. Médhané Alem est la plus grande et imposante. Dans la salle de Golgotha (dont l'accès est interdit aux femmes) reposerait la dépouille du Roi Lalibela. L'après-midi, nous passons rive gauche, avec 5 églises également. Parmi celles-ci, Abba Libanos, une splendide église-grotte non terminée car les anges n'y travaillèrent que 24h dessus.
- Le cours du temps semble suspendu au-dessus de ce complexe, symbole de cette chrétienté qui s'est farouchement maintenue au cœur d'un monde islamisée. Dans les églises, après avoir enlevé nos chaussures nous entrons dans un autre monde, où la spiritualité est élevée à son paroxysme. Un monde rempli de croix, vêtements de cérémonie, livres enluminés, tambours, boiseries sculptées, couronnes royales, cryptes cachées, manuscrits anciens, récipients en tout genre, scènes bibliques taillées dans la roche ou peintes, baptistère en forme de croix rempli d'eau sacrée (dans lequel sont immergés les femmes stériles), portes monumentales édifiées dans des troncs pluri-centenaires, petits meubles sculptés où reposent les Tableaux copie des Tables de la Loi, arcades et nefs parfaites, pilier droits, tableaux, bougies dégagant des senteurs d'encens. Un dédale de tunnels, passages secrets et couloirs étroits relie les bâtisses. Entre les églises, des ossements de moines et des corps momifiés par le temps ainsi que de petites cavités creusées dans la roche, les « chambres » des anciens ermites. Dans une église, un pilier recouvert de tissus cacherait le futur et le passé du monde, inscrit par le Christ lors de sa visite au souverain et quiconque tenterait de dévêtir cette colonne entrainerait la fin du monde. Tout est symbolique. Symbolique au niveau des noms : le Jourdain (fausse rivière taillée dans la roche), Jérusalem, Mont Sinaï (petit monticule de pierre), caveaux vides symbolisant les tombe d'Abraham, Isaac et Jacob, endroit représentant le tombeau du christ, Bethléem (le lieu de confection du pain eucharistique accessible uniquement aux nonnes). Symbolique au niveau des chiffres : la Trinité se retrouve partout (3 fenêtres par mur, 3 entrées, une pour les femmes, une pour les hommes, une pour Jésus). Quant aux 10 églises, elles représentent les dix commandements. Pourquoi y en a-t-il 11 alors ? Car une fois que Lalibela a fini l'accomplissement des 10 églises, cela provoqua fureur de saint Georges, patron des guerriers éthiopiens à qui nul sanctuaire n'était attribué. Il apparut sur son cheval auprès du souverain qui promit de réparer cet oubli. Ainsi fut décidée la construction de la mère des églises, Bété Giorgis. Le ciel céleste se pare de rouge à notre arrivé à cet endroit, rendant la scène encore plus mystique. Détaché d'un sol de pierre rose, apparait le toit de l'église, une structure cruciforme de douze mètres de haut. Nous retournons ensuite dans le village de Lalibela d'où se dégage un charme spirituel aussi intense qu'au Vatican. Partout, les gens marchent pieusement, parés de leur toges blanches. Les prêtres sont en nombre. Pour une fois, nous ne sommes pas trop emmerdés par les gosses qui plutôt que nous demander de l'argent nous demandent d'où nous venons avant d'essayer de deviner la capitale. Ce « Jérusalem éthiopien » est une merveille !



- Lors de notre passage à Lalibela, nous avons eu la chance de participer à deux musts éthiopiens: la cérémonie du café et un spectacle de ménestrel autour d'un tej, la bière locale. Assister à la cérémonie du café traditionnel, le bunna, dans la ville la plus sacrée d'Ethiopie coulait de source, tant ce spectacle domestique grandiose est lui aussi empreint d'une profonde religiosité. Nous sommes chez la mère d'Abel, sympathique ado éthiopien à l'anglais impeccable. Notre hôte, recroquevillée sur son tabouret et drapée dans une chama blanche a le doigté précis. Chacun de ses gestes est calculé et millimétré. Elle ressemble à un modèle d'un peintre du Moyen-âge. Un disque de tôle est posé sur un petit brasero nourri avec de grosses braises. Elle prend ensuite une poignée de graines de café qu'elle laisse rôtir doucement. Une puissante odeur de café s'en dégage, mêlée à celle de l'encens, toujours utilisé lors de la cérémonie. De l'herbe fraîche est disposée sur le sol. Après avoir pilonné les grains, elle dépose la poudre dans une fiole noire puis verse le contenu dans des coupes de porcelaine chinoise, tout en mettant quelques gouttes sur le sol pour éloigner les mauvais esprits. Nous devons prendre 3 tasses (elle nous dit qu'elle s'en fait allègrement 12, 6 le matin, 6 l'après-midi).
- Les ménestrels (azmari) sont vénérés en Ethiopie. Ils sillonnent le pays, souvent en couple, et se produisent dans des débits de boisson. L'homme s'accompagne du masinko, modeste violon à une corde et la femme danse l'iskita. Les deux chantent à la requête des spectateurs sur l'amour, la guerre, le sexe, le voyage, les légendes locales. Souvent l'improvisation prend le dessus. Dans une société africaine sans monuments grandioses et documents écrits, leur importance culturelle en tant que garants de la tradition orale est primordiale. Souvent l'improvisation prend le dessus. Durant la séance à laquelle nous assistons, un couple se produit. Le tej coule à flot. Cette bière au miel a une odeur âcre et piquante et un goût grumeleux, dense et nourrissant. Pendant que l'homme fait vibrer l'unique corde de son violon, elle secoue ses épaules et son buste, de haut en bas nous gratifiant de surprenantes courbes du fessier. Elle hurle des cris bizarres et stridents («ougoulougoulou»). En nous montrant ostensiblement du doigt et nous invitant à danser avec elle, elle ne se prive pas de nous dédier quelques couplets, sous les rires gras des locaux qui nous traduisent ses propos : « Blanc, si je pouvais, je coucherais avec toi, tes cheveux m'excitent ». Son compagnon n'est pas en reste non plus « Evite de mater ma gonzeuse où j'te colle une. Je t'échange ma femme contre une blanche ».
- Nous quittons Lalibela le 26 novembre et reprenons une portion de la route empruntée il y a deux jours, avec ses immenses plaines d'herbe jaune peuplées de chevaux et villages. Un petit air de Lesotho parsemé de points blancs, couleur des couvertures typiques éthiopiennes. Nous continuons notre tour d'Afrique des jeux : après le kicker au Kenya et le billard au Ouganda, place au ping-pong. Les tables, alignées dans la rue, font le bonheur des gamins faisant l'école buissonnière. D'autres, plus assidus, parquent dans leurs uniformes scolaires sur le chemin de l'école, ceux du matin croisant ceux de l'après-midi (l'Afrique faisant face à une pénurie de professeurs, les enfants vont à l'école une demi-journée. Ceux trop jeunes pour aller à l'école jouent cul nul dans la poussière avec tout ce qu'ils trouvent devant leurs yeux. Les femmes emportent leurs bidons d'eau ou paniers à injera à l'aide d'un astucieux sac à dos fait maison retenu par une sangle incrustée dans le front. Le bébé est emmailloté dans le dos ou dans une poche ventrale et protégé du soleil par un parapluie servant d'ombrelle. Comme partout en Afrique, elles séchent et trient le grain, font la lessive, la cuisine ou le bain des enfants. Leurs coiffures sont extraordinaires : des sillons séparent les cheveux tressés qui se rassemblent sur la nuque ou coupe au bol avec tresses. Nous passons la nuit dans un hôtel pouilleux jouxtant un bar bondé et archi-bruyant. Dur de fermer l'œil.
- Sur les hauts plateaux défrichés surplombant de vertigineuses gorges, les jeunes bergers amhara surveillent de larges troupeaux, figés sur leur bâton de marche, une jambe relevée et leur appui-tête fermement tenu en main. A notre passage, les troupeaux s'égaient et vont n'importe où ; les bergers en gesticulant et courant dans tous les sens ne font qu'aggraver les choses. Quand ce ne sont pas des vaches, ce sont des ânes surchargés de bois, de foin. L'Ethiopie a trop de bétail (avec 70 millions de têtes, c'est le plus important cheptel d'Afrique) et le gouvernement subventionne l'installation et le convertissement à agriculture. Nous n'arrivons définitivement pas à comprendre comment a pu se dérouler une des pires famines du 20^{ème} siècle dans ce pays. .



- Les lacets s'enchainent dans le Tigré, on passe d'une crête à l'autre en passant par des plateaux d'altitude. La vue plongeante sur la campagne environnante avec ses petits villages perchés est splendide. Les pics élancés et monts tabulaires teintés de rouge sont également d'une beauté spectaculaire. Les touk touk bleus qui apparaissent sur la route indiquent que nous approchons une ville de plus grande envergure. Les deux plus importantes sont Mekele et Adigrat. Mekele est la capitale administrative de la province du Tigré et fut siège du gouvernement éthiopien en 1870 sous Yohannes IV. Nous nous arrêtons à un restaurant où les gens mangent de la viande crue. A l'entrée, des bouchers s'affairent sur des carcasses et les bêtes dépecées pendent aux essies, n'attendant qu'à être ingurgitées sans être cuites ! Nous dormons dans le parking du Dallas Hotel entourés de vans de pèlerins en direction d'Axoum. Partout sur les murs, des posters kitsch flou de Jésus et la vierge. Dans la rue, des baffles crachent de les nouveaux tubs de la pop éthiopienne (fait à base de synthés et de chants stridents). L'Ethiopie, dans son besoin permanent de ne pas faire comme les autres a complètement renié la musique moderne occidentale anglaise. En reprenant la route, nous dépassons une course cycliste ! Vision absurde et surréaliste que ces éthiopiens en tenue d'Eddy Merckx sur de vieux vélos bravant la montagne en évitant chèvres, nids-de-poules et voitures.
- Sur toute la route menant à Axoum se dissimulent dans les recoins les plus reculés de la montagne environ 120 sanctuaires rupestres et églises troglodytes, généralement semi monolithiques. Après Lalibela, qui avait mis la barre très haute, notre émerveillement est renouvelé. Nous en visitons 4. Abraha Atsbeha, datant du 10^{ème} siècle est une église semi-monolithique et cruciforme en symbiose parfaite avec le paysage rocheux. Maryam Korkor dont on dit qu'elle fut créée par Dieu, est une église blanche nichée sur l'un des plus hauts sommets du Geralta, au dessus du village de Mega. Le site est accessible après une rude montée de 2h. Le chemin passe dans deux failles étroites (korkor signifie d'ailleurs la fente). Les colonnes cruciformes sont taillées dans les parois et les plafonds sont décorés de motifs datant du 13^{ème} siècle. A quelques mètres de Mariam se trouve Daniel Korkor dont l'entrée se fait via un passage rocheux extrêmement étroit donnant sur un précipice paralysant. Il va sans dire que tout geste de travers ici nous est fatal. La vue sur escarpements environnants vaut à elle seule l'effort de la montée. Nous devinons Germaine, quelques centaines de mètres plus bas. Nous terminons par la plus impressionnante des églises du Tigré : Abuna Yemata Guhau. Les 45 minutes pour atteindre le sommet de la falaise dans laquelle église est cachée sont éprouvantes. Nous sommes guidés par le prêtre de l'église himself et devons franchir de véritables murs d'escalade, non attachés, à l'aide de quelques prises pour les pieds et les main, souvent lissés par les passages de générations de prêtres. Une fois en haut, après un énième passage abrupt, la vision nous fouette. Partout en dessous de nous, c'est le vide, le creux, le gouffre. Un a pic de plus de 100 m époustouflant au sommet duquel a été taillé une église, à l'intérieur même de la roche. Le cureton qui manque dix fois de dégringoler en s'enlaçant dans sa soutane beaucoup trop grande n'en rate pas une pour se foutre de la gueule de Thibaut qui souffre de vertige. Il nous fait une visite perso de la petite église. Au plafond figurent les fresques intactes de différents apôtres (dont Abuna) peints au 16^{ème} siècle. Les peintures sont raffinées et en bon état. Des bibles poussiéreuses datant de plusieurs siècles jonchent le sol. A côté de l'église, une cavité où reposent cranes et restes humains d'ermites et prêtres anciens. Nous redescendons et proposons au prêtre de la ramener à Méga. Thibaut se fout sur le toit en compagnie d'un ami du curé et craint un peu d'avoir des ennuis avec la police pour être posés sur le toit avant que interlocuteur ne lui annonce qu'il est ... policier. That's Africa baby ! Sur la route, les gens sont tout étonnés de voir un prêtre posé dans Germaine. Celui-ci leur fait des bénédictions et des signes de la croix de la main tout en roulant. Sur la route, nous échappons à ce qui avait tout l'air d'être un traquenard : des gens kalach en main ayant coupé la route à l'aide d'un câble tendu. Dieu merci, à la vue du prêtre (et accessoirement du policier), ils détachent la corde vite fait. Nous l'avons comme qui dirait échappé belle. Le soir, nous dormons à Adigrat dans le parking de l'hôtel dont la charmante patronne ne nous demande même pas de payer. Assez rare que pour être souligné dans un pays où tout se monnaie, surtout quand on est faranji.



- En sortant d'Adigrat, nous sommes étonnés de voir pour la première fois en Ethiopie des villages de maisons de pierre, sans fenêtres. Nous comprenons vite pourquoi : nous sommes à plus de 2500 mètres et il fait très froid. Sur la route, énormément de bus et camionnettes bourrés de pèlerins se dirigent vers Axoum pour le pèlerinage de Mariam Zion. Beaucoup de camions transportent des chars aussi. Provocation inutile face au voisin érythréen situé à moins de 40 km ? Nous arrivons dans la matinée à l'impressionnant Debre Damo. Sur un mont tabulaire solitaire située à 2200 m d'altitude se dresse une cité monastique qui domine une vallée parsemée de hameaux et de champs où vivent 80 moines en autarcie. L'endroit est tellement reculé et protégé qu'il a résisté pendant un an à un siège musulman et y a caché la famille royale. Il faut dire que l'accès est mythique, se faisant par une mince corde de cuir qui reste de nos jours l'unique moyen d'atteindre le sanctuaire - céréales, bovins et caprins sont donc halés au moyen de cette corde. Un spectacle incroyable s'offre à nous : une foule est agglutinée au pied du rocher et regarde avec effroi ou amusement une série d'hommes grimant comme ils le peuvent ces 16 mètres de cordée (non assistée). Il s'agit en fait de pèlerins en route vers Axoum qui se sont octroyés une halte dans ce lieu très sacré. Tous veulent accéder au sanctuaire pour y remplir leurs bouteilles en plastique vides d'eau bénite. Les femmes n'ont pas accès au domaine et regardent les valeureux hommes se surpasser pour y parvenir (en rajoutant une couche, comme de bien entendu). Tous n'y arrivent pas et beaucoup échouent, abandonnant après quelques mètres. A ce petit jeu, les prêtres font preuve d'une incroyable agilité et sont chaudement applaudis à chacun de leur passage. L'organisation est complètement foireuse, il n'y a qu'une seule corde pour monter et descendre, obligeant les descendeurs à enjamber comme ils le peuvent les grimpeurs. Du grand n'importe quoi. Vu la file d'attente et l'indescriptible chaos pour grimper, nous préférons ne pas prendre le risque de monter, une chute à 16 mètres étant plus que probablement mortelle. Nous nous contentons donc de contempler ce surprenant spectacle et profitons de l'agitation pour prendre quelques portraits en toute innocence sans provoquer émeute ou résistance. Nous reprenons la route en passant par Adwa, lieu symbolique où Ménélik II infligea la plus grosse défaite à une armée coloniale en Afrique en chassant les Italiens du pays en 1896.
- Nous arrivons en fin de journée à Axoum, ville mythique dont le passé remonte aux amours de la reine de Saba et du roi Salomon et de leur fils Ménélik, fondateur de la dynastie salomonide. Considérée comme l'un des 4 grands royaumes du monde antique (c'est le premier à battre monnaie en Afrique) et berceau de l'Eglise éthiopienne orthodoxe, l'ancienne capitale axoumite n'est aujourd'hui qu'une bourgade assez terne survivant grâce à son passé et à ses vestiges, et a la place particulière qu'elle occupe dans le cœur des chrétiens éthiopiens. Rien ne semble avoir vraiment changé depuis des millénaires : éleveurs et vaches se promènent dans la rue, les femmes lavent linge dans les anciens bains de la reine Saba et les stèles sont toujours fièrement debout. Difficile d'imaginer que c'est en ce lieu que se sont organisées pendant plus de 1000 ans les relations commerciales entre l'Afrique et l'Asie. Nous essayons tant bien que mal de nous imaginer les légendes et histoires qui s'entremêlèrent dans les murs de la ville et nous prenons pour Indiana Jones en cherchant le chemin secret menant à l'Arche d'Alliance (dans lesquels sont renfermés les tables de la loi), qui serait jalousement renfermée dans une église de la ville. Le soir, c'est un spectacle ahurissant qui nous attend, le pèlerinage de Mariam Zion dont l'animation effrénée réveille la bourgade léthargique pendant trois jours. Des dizaines de milliers de fidèles affluant de tout le pays viennent fêter Marie et commémorer l'arrivée des Tables de la Loi. Nous nous incrustons dans une procession. Le cortège s'arrête devant le parc des stèles où le Patriarche orthodoxe fait un sermon devant une marée blanche. Quelques prières et bénédictions et le défilé se reforme pour aboutir au pied d'une terrasse surmontée d'un magnifique figuier sauvage. A l'ombre de la ramure s'installent les dignitaires somptueusement vêtus. Prêtres et diacres oscillent au son des tambours (les kabaro) et des sistres. Étoles, couronnes, ombrelles, croix et brocarts étincellent. Nous osons entrer dans l'enceinte composée de deux églises sacrées. Nous sommes les seuls blancs, mais les gens nous regardent à peine, tellement concentrés. Tous sont vêtus de leurs toges blanches. De ce capharnaüm lacté s'élèvent une odeur d'encens mêlée à des bribes de prières répétées en désordre ou en canon. Certains marchent à petits pas marchant autour de l'église dans le sens inverse des aiguilles d'une montre en chantant des psaumes et battant des mains. D'autres dorment, lisent leurs bibles une bougie à la main ou écoutent attentivement les enseignements d'un prêtre qui harangue, invoque, prêche. Jamais nous n'avons ressenti une telle harmonie mystique. Moment très fort et poignant. Nous restons jusque 1 heure du matin, complètement béats à contempler ce spectacle grandiose.
- Le lendemain, nous visitons la cité antique May Hedja avec ses tombes, palais en ruines, inscriptions en guèze et sabéen et immenses stèles monolithiques et quadrangulaires de plus de 30 mètres de haut. Cet ensemble est absolument unique en Afrique subsaharienne. En face, ça prie toujours dans l'église moderne (construite sur les ruines du premier édifice chrétien éthiopien) et le monastère. Dans une cache secrète dorment les tables de la loi, emportées de Jérusalem par Ménélik. Celles-ci n'ont jamais exposées mais aucun croyant ne mettait leur existence en doute. Au nord est une piste monte vers deux vieux caveaux enfoncés dans le sol. Rien de fou. En chemin, un large réservoir creusé au bas de la colline, Mai Shum, le bain légendaire de la reine de Saba. Rien de fou non plus.

- S. 30 : Mercredi 1 au dimanche 5 décembre : OUEST ETHIOPIEN (Gonder, Tana, Bahir Dar)
- Nous quittons Axoum avec Harry et son papa, deux anglais qui voyagent dans le pays. La route est en travaux, construite par (devinez!) les Chinois. Ceux-ci ont leurs propres baraquements de travail, farouchement gardés. Aux abords des villes éthiopiennes, énormément d'habitations style HLM à la française sont en construction. Sur les cols sinueux et montagneux, nous sommes arrêtés pendant plus d'une heure, les ouvriers devant déblayer la roche. La piste dégage énormément de poussière ce qui rend les dépassements difficiles. Le trafic est chargé dans les deux sens. Les camions rugissant et les bus vacillant entre les nids de poule zigzaguent dans un rodéo infernal. Les pare brise se rasent, les rétros se frôlent, les roues dérapent, les freins crissent pour éviter les vaches et autres carrioles. On traverse le Simien qui découpe la ligne d'horizon de ses pics fantasmagoriques. Le Ras Dashen, point culminant du pays (4620 m) paraît sage entouré d'excentriques et tortueux sommets. De minuscules parcelles cultivées s'accrochent désespérément aux flancs de la montagne. Sur les haut plateaux, la présence humaine, trahie par la fumée des petits feux de charbons, a au cours de l'histoire modifié l'environnement par sa pratique agricole sédentaire.
- Nous arrivons de nuit à Gonder sur une route catastrophique faite de trous et déviations en tout genre et sous la pluie. Sise à 2100 m d'altitude Gonder est une ville animée et commerciale. Son architecture reflète la gloire impériale et la colonisation italienne. Expérience assez surréelle que de déguster un macchiato devant des châteaux forts en pleine Afrique. La ville mérite bien son nom d'African Camelot depuis que l'empereur Fasilidias (qui est retourné à l'Eglise éthiopienne après les Jésuites aient tenté de convertir le pays au catholicisme) y implanta sa capitale. Abandonnant la tradition des camps royaux itinérants, il y construisit une impressionnante et rayonnante cité fortifiée (avec palais, écurie, entrepôt, bains et enclos pour les lions d'Abyssinie, totem de la lignée de Salomon). Ces châteaux sont impressionnants même si nous sommes un peu déçus en apprenant qu'ils n'ont rien de moyen-âgeux. Ils datent du 17^{ème} siècle. Au même moment, Versailles était construit en France. Comme dans d'autres villes, des photographes professionnels en chauble prennent les Ethiopiens en photo. En contrebas la cité étale ses marchés et dresse ses mosquées. Autre curiosité de la ville, Débré Berhan Sélassié sanctuaire de plan rectangulaire érigé au 18^{ème} siècle sur un mamelon surplombant la cité. Considéré comme l'art ecclésiastique le plus vibrant d'Ethiopie, l'ensemble est très harmonieux avec des coloris superbes. Il renferme un plafond doté de 104 anges aux ailes étincelantes regardant le visiteur de leurs yeux écarquillés et arborant un énigmatique sourire à la Mona Lisa. Les parois sont recouvertes de toiles peintes évoquant la gloire de la vierge, la trinité, la crucifixion, les miracles du Christ, Jésus enfant, les Saint cavaliers éthiopiens. Nous voyons même une peinture représentant Mohammed à poil sur un cheval tiré par le diable. Quand on pense que des émeutes ont eu lieu suite à une caricature danoise montrant le prophète avec une bombe, on se dit que les Musulmans n'ont pas trop intérêt à savoir l'existence de cette hérésie ! Du reste, l'ensemble aurait été préservé du sac de la ville par des extrémistes musulmans soudanais du 19^{ème} siècle grâce à des milliers d'abeilles en fureur.
- Germaine passe son 200.000^{ème} kil. Nous marquons cela d'une pierre blanche et célébrons l'événement en photographiant le compteur. Cela équivaut quand-même à 4 fois le tour de la terre. Nouveau chiffre, nouvelle étape. Et un endroit anonyme à la sortie d'un village qui devient soudain important pour nous. Nous faisons une nouvelle digression à notre promesse de pas rouler de nuit pour atteindre en début de soirée Bahir Dar, capitale de la région Amahara et centre économique important doté d'avenues principales larges et bien entretenue bordée de palmiers. Nous y retrouvons Hailé, un diacre rencontré à Axoum. Le diaconat est le préambule à la prêtrise. Si au 19^{ème} siècle, le parcours d'un étudiant pouvait durer 30 ans, il lui faut aujourd'hui 10 ans avant d'accéder au statut de prêtre, très recherché en Ethiopie. Nous embarquons le lendemain dans un bateau pour découvrir les monastères des îles du lac Tana (Kebran Gabriel, Entos Evesu). Le lac Tana, situé à 1850 mètres d'altitude est le plus vaste lac du pays et le réservoir unique du Nil bleu. Sur 20 des 37 îles qui le parsèment s'installèrent des communautés religieuses au 14^{ème} siècle. Celles-ci vivent toujours en autarcie, plantant café et laissant paître leurs vaches. Beaucoup de pèlerins venant d'Axoum visitent ces lieux et nous prennent en photo avec de vieux appareils argentiques. Les tankwas, embarcations légères en papyrus sillonnent la surface du lac poissonneux. Rives et îles sont luxuriantes, les oiseaux y abondent. Si les monastères ne cassent pas trois pattes à un canard (par rapport à ceux visités à Lalibela et dans le Tigre), l'ensemble est élégant au coucher de soleil. Et une grande étape pour nous : nous retrouvons les eaux mythiques du Nil blanc qui voyageront avec nous jusqu'au Caire après avoir rejoint le Nil bleu (dont nous avons vu les sources à Jinja) à Khartoum.



Samedi 16 octobre – CONCLUSION : LE MEILLEUR ET LE PIRE DE L'AFRIQUE

- L'Ethiopie est magnifique. L'Ethiopie est splendide. L'Ethiopie est somptueuse. Hélas, on ne peut pas toujours en dire autant des Ethiopiens. Ne nous embarrassons pas de circonlocutions, beaucoup nous ont dérangé. Notre expérience ne semble pas être une exception : les nombreux routards croisés ont morflé, ayant eu eux aussi des problèmes avec la population. Les désagréments ne sont pas méchants, mais à la longue, ça agace. Ceux-ci sont multiples. Citons les plus courants. Tout d'abord, être traités avec une insupportable arrogance voire une misérable morgue pour on ne sait quelle raison. Ensuite, les gens qui ne nous aident que pour une raison vénale. Nous avons croisé bon nombre de cabotins au regard pas très profond minaudant avec assiduité avant de nous demander de l'argent. Ne parlons même pas des taxis, tous des charlatans. A Addis, ils nous ont demandé jusque 4 fois la valeur réelle pour un trajet jusque centre-ville. C'est de bonne guerre, certes, mais quand vous lui dites que vous n'êtes pas un couillon et que vous connaissez le prix, ils vous envoient à la merde. Enfin, lorsque nous nous arrêtons tranquillement dans un village, nous créons automatiquement des attroupements qui dégènerent souvent en bousculades, échanges de cris voire coups.
- Les plus mal élevés sont sans conteste les enfants, hurlant « You, you, birr [la monnaie éthiopienne] », une pierre à la main pour nous faire peur – L'Ethiopie est le seul pays africain où nous avons eu écho de fenêtres détruites, rétros arrachés ou même personnes attaquées à coup de pierres lancées par des enfants. « Money, money » est le refrain connu et moult fois répété des seuls mos d'anglais qu'ils connaissent, quand ce ne sont pas des « fuck you » et autres gauloiseries en amharique dont on ne préfère ne même pas savoir la traduction. A nouveau, si cela prète à rire au début, ça peut vite devenir insupportable, surtout qu'ils sont excessivement insistants. Et Dieu sait qu'ils sont excessivement insistants, agissant avec beaucoup d'effronterie, moquerie et d'insolence. Si parfois des adultes nous sauvent en les faisant déguerpir, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'ils sont malgré tout complices de ce vilain jeu ; cela ne serait jamais arrivé s'ils avaient correctement éduqué leurs enfants - après tout, ces derniers ont bien appris cela de quelqu'un.
- Aux personnes qui mentent, nous leur disons que nous n'avons rien. Autant pisser dans un violoncelle, ils prennent ça pour de la provocation et surenchérisent. Nous essayons de les semer : autant chier dans une harpe, les Ethiopiens sont les marathoniens les plus endurants au monde (31 records mondiaux, avec des légendes telles que Hailé Gebreselassie, Kenesia Bekele ou Abele Bikila, le 1er médaillé d'or africain aux Jeux Olympiques de 1960). Seule solution convenable que nous ayons trouvée : ne pas parler, marcher de façon amorphe, l'air un peu défoncé ou foldingue et leur répondre en français quand ils nous parlent. Un petit peu d'astuce, d'espièglerie, c'est l'avis de Candy, c'est également mon avis. Les gamins nous suivent pendant quelques mètres, se marrent, nous prennent ensuite pour des fous, se lassent, s'étiolent puis se dispersent.
- Nous ne connaissons pas les raisons de ces comportements uniques. Entendons nous bien, ceux-ci sont inévitables en Afrique (nous les avons retrouvés dans tous les pays que nous avons traversés), mais dans des proportions bien moindres et avec nettement moins d'insistance et de méchanceté. Pour les gosses effrontés et quémandeurs, nous mettrions ça sur le compte du jeu. En soit, ils n'ont pas besoin du birr ou du bic qu'ils nous demandent. Ils n'ont rien à faire et lorsqu'ils voient un blanc, ils en profitent pour faire passer le temps et s'amuser. Pour preuve, lorsqu'ils nous lancent des « Give me one birr » en rafales, nous les prenons au dépourvu en rentrant dans leur propre jeu, leur répondant tout de go « No, you, give me one bir ! ». Devinez quoi ?! Quelques-uns s'exécutent, nous tendant un billet éthiopien !
- Pour le reste, nous savons que trop rien. La pauvreté n'est certainement pas un argument explicatif, nous l'avons vue partout en Afrique, et ailleurs, les gens sont extrêmement dignes ; naturellement accueillants et bienveillants. De même, il ne peut pas s'agir de haine motivée par des raisons politiques ou de l'histoire passée, le pays n'ayant jamais été colonisé. En fait, c'est peut-être là qu'il faut trouver la solution. Seul pays d'Afrique à n'avoir pas été envahi, les Ethiopiens en ont cultivé une grande fierté. Cela est tout à fait louable, mais devient problématique lorsque cette fierté devient altière ou se mue en indifférence, distance, voire arrogance.



- Une chose est sûre, nous avons (en tant que touristes) une grosse part de responsabilité également. Quelques touristes croisés ne se rendent pas compte des mauvaises habitudes qu'ils donnent aux enfants en leur distribuant de l'argent qui n'a pas été gagné en travaillant. A Lalibela, nous avons vu un crétin de touriste ouvrir un chouia sa fenêtre pour y faire glisser des billets d'un dollar qu'il distribuait fièrement aux enfants. Au même endroit, une touriste a donné 20 dollars à une personne pour avoir déplacé deux chaussures de 5 mètres, alors que l'Ethiopie est un des pays les moins chers d'Afrique (un repas coûte environ 25 cents !). Pas étonnant que les locaux aient une image mirobolante et souvent faussée de « l'Occident » et qu'ils soient persuadés que tous les blancs ont trop d'argent. Tout cela crée de surcroît une dépendance dont il est difficile de se défaire : pourquoi se priver à mendier si c'est si facile ? Preuve de ceci, nous nous sommes rendus compte en voyageant dans des zones moins fréquentées (l'est du pays) que ce sont les circuits touristiques qui sont principalement affectés par l'inhospitalité. Les relations avec les gens sont généralement plus saines et plus naturelles quand elles sont loin du tourisme de masse – cela vaut évidemment partout.
- Vous l'aurez compris, bien que très différente du continent, le meilleur et le pire de l'Afrique se côtoient ici en condensé. Pour le pire, rajoutons outre ce qui vient d'être écrit, l'état scandaleux des toilettes, les animaux dérangeants (puces et moustiques), la déforestation à outrance, les routes atroces, les difficultés administratives pour entrer dans le pays, les saleté, puanteur et pollutions ambiantes ou encore la pauvreté impitoyable malgré les richesses naturelles, les bonnes précipitations et le sol riche et fertile. De l'Ethiopie, nous ne voulons retenir que le visage d'un pays radieux, semblant bien géré (même si elle reçoit encore beaucoup d'aides internationales) et pas trop gangréné par la corruption. Un pays avant tout bouleversant, du fait de son histoire, de sa culture, de ses paysages. Et de la beauté de sa population : prêtres en soutanes colorées, vieillards en toges blanches, bergers en couverture traditionnelle. Sans oublier les femmes. Les gonzesses éthiopiennes sont, passez nous l'expression, à se taper les fesses sur la piste. Nous restons ébahis de ces sylphides à la peau claire et à la poitrine généreuse faisant bouger avec raffinement l'endroit où le dos ressemble à la lune dans une gracieuse torsion de leur buste. Et n'oublions pas de sitôt ces créatures belles comme le jour, à la coiffure esthétique et travaillée nous transperçant de leurs yeux dans un sourire de Joconde, créant un subtil mélange entre le noir de leur visage arrondi et le blanc de leurs dents. Pour sûr, les éthiopiennes n'ont pas usurpé leur réputation de plus belles femmes d'Afrique.
- Un conseil à vous donner donc, précipitez vous en Ethiopie avant que ça ne devienne la destination par excellence (et croyez-nous, ça risque de vite le devenir). Vous reviendrez émerveillés et admiratifs de ce pays-monde à l'univers moyenâgeux et hors du temps. Mais gardez bien en tête que ce pays et ses habitants ne représentent pas l'Afrique et les africains. Définitivement, Ethiopia is not Africa...



- **Eh, dites, oh !**

- **Les religions en Afrique et en Ethiopie**

- L'Ethiopie est également un condensé de l'Afrique au niveau religieux. Comme dans tous les pays africains traversés, nous avons été frappés par l'excellente entente entre communautés religieuses, une mosquée faisant souvent face à une église. On est bien loin des nouvelles pessimistes des médias qui insistent plutôt sur les problèmes (certes très graves) religieux au Soudan ou au Nigeria. Penchons nous un peu plus en détail sur les religions pratiquées en Afrique et en Ethiopie.

- **1) La religion en AFRIQUE**

- La carte religieuse de l'Afrique se divise souvent grossièrement en un pays d'Islam au nord et sur le flanc oriental du continent et une Afrique chrétienne au sud et au centre. Les deux religions ont plus le moins le même nombre de fidèles : environ 500 millions – l'Islam compte, en expansion depuis treize siècles en Afrique compte plus de fidèles dans ce continent que dans l'ensemble des pays arabes.

- **A) Le Christianisme**

- Même si le christianisme s'est véritablement implanté au sud du Sahara dans le sillage de la colonisation au 19^{ème} siècle, il n'est pas né avec celle-ci. La population chrétienne est unie dans une foi vieille de vingt siècles. Fait souvent méconnu, le nord de l'Afrique a été pendant longtemps un haut lieu du christianisme, introduit dès le 1^{er} siècle, et ayant connu son âge d'or aux 3^{ème} et 4^{ème} siècles. Au 5^{ème} siècle, 90% des Egyptiens étaient chrétiens. Le Soudan entre en contact avec l'Egypte chrétienne à la même période. Plus à l'ouest, le christianisme atteint le Maghreb via les Grecs ou Romains. La césure historique majeure dans la région a été la conquête arabe à partir du 7^{ème} siècle et l'islamisation de toute la façade méditerranéenne. A l'est, c'est l'inverse qui s'est produit : les Musulmans sont présents bien avant le début de l'ère chrétienne. Le christianisme s'y implantera, tout comme dans le sud et l'ouest du continent avec les premiers missionnaires. L'action évangélisatrice commence au 15^{ème} avec Portugal, puis décline avant de reprendre vigueur après 1800 avec la domination européenne. L'association du christianisme à l'écriture et à l'éducation lui donne au début de la période coloniale un attrait beaucoup plus fort et un caractère nouveau. La Bible fut presque partout le premier livre traduit en langues africaines. L'Eglise africaine devient une église d'émancipation de la part des jeunes, des pauvres et des femmes. Aujourd'hui, la chrétienté africaine est très morcelée, divisée entre les cultes classiques (protestants et catholiques) et des nouveaux venus : groupes évangélistes (baptistes, méthodistes, pentecôtistes, adventistes, témoins de Jehova) et Eglises afro-chrétiennes indépendantes telles que le kimbanguisme ou le harrisme.

- **B) L'Islam**

- En ce qui concerne l'Islam, l'expansion de la puissance arabe (7^{ème} siècle) puis ottomane (10^{ème} siècle) et de la religion islamique sont l'événement majeur de l'histoire des quatre siècles suivants la mort de Mohammed en 632. Ses disciples convertissent les populations du Moyen-Orient avant d'envahir la côte méditerranéenne africaine. La conquête arabe de l'Afrique du nord entraîne la diffusion de l'islam à travers l'un des déserts les plus hostiles de la planète, le Sahara jusqu'aux savanes de l'Afrique occidentale. Cela se fait principalement via le commerce (notamment caravanier), entièrement aux mains des musulmans. A la fin du 7^{ème} siècle, les Musulmans s'étendent jusqu'à la côte atlantique marocaine. La région devient l'un des plus importants pivots de l'Islam et le Christianisme disparaît totalement de la région sauf en Egypte où la communauté copte est le dernier vestige chrétien d'importance (10% de la population). A l'Est, à part le bastion éthiopien orthodoxe, l'Islam se répand également. Contrairement au nord, les Musulmans arrivent bien avant l'ère chrétienne, faisant des percées dès le 7^{ème} siècle. Si l'Islam atteignit l'Afrique occidentale en traversant le désert, il parvient en Afrique orientale en suivant les routes orientales de l'Océan indien. Le développement commercial (marché de l'ivoire, comptoirs de traite d'esclaves) et son islamisation vont en s'accéléralant. Au 11^{ème} siècle, une deuxième vague de navigateurs marchands arrive de la péninsule arabique. Le littoral de l'Afrique orientale entre dans le domaine des sultans d'Oman. La région côtière développe une culture unique, syncrétisme de croyances arabes et de coutumes africaines : la culture swahilie.

- **C) L'animisme**

- Sur la carte religieuse de l'Afrique, Islam et Christianisme progressent dans un milieu animiste qui n'est pas prêt de disparaître. Le milieu commun de ces deux religions universelles est en effet les croyances traditionnelles dans les esprits de la nature et des ancêtres dans lequel se reconnaissent toujours entre 100 et 200 millions de personnes. Toutes les religions baignent dans ce bouillon de cultures ancestrales, longtemps considérées comme obscures parce que non monothéistes. C'est peut-être ce qu'il y a de plus fascinant à retenir dans la spiritualité africaine : les africains accueillirent les religions avec leur éclectisme coutumier, les adaptant à leurs propres cultures et cherchant à en adopter les aspects qui pourraient préserver leurs traditions.
- Pour terminer, abordons une problématique de plus en plus actuelle et complexe : l'Afrique subit et s'approprie le contexte de guerre civilisationnelle entre l'Occident chrétien et ses ennemis dans le monde musulman. Espérons que cela ne remettra pas en cause l'extraordinaire entente entre les deux communautés que nous pu voir dans tout l'continent.

- **2) La religion en ETHIOPIE**

- La répartition des croyances en Ethiopie répond à des critères avant tout linguistiques et géographiques : les Ethiopiens de langue Tigré et Amharique sont chrétiens à 90 % alors que les tribus de l'est (dont les Afar et les Harari) sont presque tous musulmans. Seule exception, les Oromo, groupe ethnique majoritaire qui sont par partagés : 1/3 va à l'église, 2/3 à la mosquée. Aujourd'hui, 45% sont musulmans et 45% chrétiens.

- **A) Le Christianisme**

- L'église éthiopienne prétend que la christianité est arrivée au temps des apôtres. Il semblerait qu'elle soit arrivée plus tard et par hasard. La source de cette église provient du judaïsme, avec l'arrivée de l'Arche d'Alliance à Axoum (Edito AfricaNews14). Vers 310 un navire marchand est arraisonné et pillé. Deux adolescents chrétiens survivent. L'un d'eux, Frumentus, influent et intelligent influence le roi d'Axoum Ezena pour le convertir à la chrétienté. La nouvelle religion se répand à travers population et devient religion d'Etat, faisant de l'Ethiopie le deuxième état chrétien au monde après l'Arménie (et le premier à mettre une croix sur sa monnaie). Elle restera religion officielle de l'Empire jusqu'à la chute d'Hailé Selassié en 1974. Une alliance est scellée avec l'Egypte chrétienne et l'Ethiopie est soumise à l'autorité du Patriarche d'Alexandrie jusqu'en 1951, année de la création d'un Patriarche indépendant. Entre le 5^{ème} et le 6^{ème} siècle, neuf théologiens syriens (devenus saints) fuyant les persécutions s'installent en Ethiopie. Se retirant dans des lieux difficiles, ils attirent l'admiration. Leur traduction des textes religieux en guèze, langue afro-asiatique d'origine sémite parlée en Ethiopie, et leur prosélytisme renforce la diffusion de la doctrine chrétienne dans le pays et leur exemple amorce le début du monachisme. Coupée du reste du monde chrétien suite à l'expansion de l'islam à partir du 7^{ème} siècle, l'Ethiopie a développé une tradition religieuse mais également un art chrétien original. Ce seul royaume chrétien en dehors de l'Europe fit également rêver les Européens pendant longtemps. Le clergé éthiopien qui compte plus de 80.000 prêtres est très hiérarchisé et le jeûne est très important (250 jours par an dont 180 obligatoires). Les différences de dates rituelles avec l'Eglise de Rome s'explique par l'adoption du calendrier Julien qui sectionne l'année en 13 mois (douze de trente jours et un de 5 jours) entraînant un décalage de 7 ans par rapport au calendrier grégorien. L'Eglise éthiopienne est aujourd'hui la plus importante des églises orthodoxes orientales numériquement parlant (ces églises comportent également les églises copte orthodoxe, syrienne, jacobine, indienne et arménienne). Son importance et son influence est immense dans la vie spirituelle et intellectuelle éthiopienne mais aussi sociale, architecturale et culturelle. Elle reste envers et contre tout considérée comme la gardienne et dépositaire des anciennes traditions éthiopiennes.

- **B) L'islam**

- Lorsqu'apparait la religion musulmane en Arabie au 7^{ème} siècle, l'Ethiopie est depuis longtemps en relation avec les marchands perses et arabes. La présence de l'islam en Ethiopie remonte à l'époque de la fondation de la religion musulmane et à l'hégire : vers 615, un groupe de musulman (dont la fille de Mahomet) fuit les persécutions dont ils sont l'objet à la Mecque et, suivant les conseils de Mahomet trouve refuge en Ethiopie alors dirigé par un roi chrétien qui les accueille gracieusement. Il s'installe à Negash, dans le Tigré, en plein milieu des 120 monastères et églises ! Pour remercier l'Ethiopie, le Prophète épargne le risque d'une guerre sainte (elle viendra quand même quelques siècles plus tard : cfr. AfricaNews14). Par le commerce et les conquêtes territoriales, l'islam sunnite pénètre le pays. Outre Neash, deux autres lieux en Ethiopie sont sacrés pour les Musulmans : Harar et Cheick Hussein, du nom du saint soufi du 13^{ème} siècle qui convertit des païens grâce à de nombreux miracles. Malgré le fait que du 13 au 20^{ème} siècle les souverains défavorisent les Ethiopiens musulmans, aucun problème religieux n'est à signaler.

- **C) Le Judaïsme et D) L'animisme**

- Les Juifs d'Ethiopie, appelés Falasha ou Beta Israël (émigrés sans terre) sont connus depuis longtemps à travers la tradition orale. Qui sont-ils, d'où viennent ils ? De nombreuses hypothèses n'apportent guère de certitudes. Pour certains, aucun lien n'existe avec le Judaïsme originel, et une réaction politico-religieuse fondamentaliste de chrétiens au 15^{ème} siècle serait à l'origine d'un retour aux racines juives de ce qui était jusque là un christianisme. Pour d'autres cela remonte plus loin : au moment de l'exode en Egypte une partie de la tribu n'aurait pas suivi moïse dans le désert d'Arabie mais aurait bifurqué vers le sud en s'installant ici. Enfin, d'autres prétendent qu'il s'agit de descendants des fils de Judée qui accompagnèrent le retour de Ménélik dans son pays. Leur territoire original, les régions du Gonder et du Simien fut fortement réduit après les massacres chrétiens. Craignant leur conversion au christianisme, une alliance israélite envoie pour étude en 1867 un expert du monde sémitique qui reconnaît dans leur culte une forme de judaïsme. Dès lors, leur présence est connue du monde entier. Avec la création d'Israël en 1948, les Falasha dont les filiations juives restent difficiles à établir, ne bénéficient pas de la « loi du retour » qui permet aux juifs de la diaspora d'acquérir automatiquement la nationalité israélienne à leur arrivée. Il faut dire que les communautés Beta Israël n'avaient jusqu'il y a peu pas de synagogue ni de rabbin. Au niveau de la symbolique, s'ils ont la Torah (écrit en guèze), ils n'utilisent pas l'étoile de David, l'hébreu et le Talmud et n'entreront en contact avec la version occidentale du judaïsme qu'à la fin du 19^{ème} siècle. Néanmoins, le gouvernement israélien autorisera quelques migrations vers la Terre Sainte, notamment via des opérations secrètes (les Opérations « Moïse » en 1984 et « Salomon » en 1991 évacueront plus de 20.000 croyants). Ils sont aujourd'hui 100.000 en Israël et environ 5000 encore en Ethiopie, dont beaucoup veulent quitter le pays pour la Terre Sainte. Cela leur est de plus en plus difficile, Israël étant suspicieux face aux plus de 20.000 Ethiopiens se prétendant descendants de Falasha convertis de force. Le 18 décembre dernier, l'entité sioniste a cependant donné son feu vert à l'immigration de 8000 autres Falasha.
- N'oublions pas en Ethiopie les cultes animistes. Certaines ethnies semi-nomades du sud croient toujours en rites variés, médecine traditionnelle, êtres diaboliques, sorciers du monde et esprits évoluant parallèlement à nous, les zars.